

Note de la maison d'édition

Le présent ouvrage est la première publication du long fragment autobiographique, resté inédit jusqu'à ce jour, rédigé par Zavèn Bibérian [Zaven Biberyan] directement en français pendant la dernière vingtaine d'années de sa vie. Le texte couvre la période de l'enfance de l'auteur à sa vingt-cinquième année seulement. Il ne porte aucun titre général mais contient certains intertitres qui sont rendus dans la table des matières.

La présente publication a tenu à respecter rigoureusement le texte original manuscrit. L'auteur a noirci environ 800 pages de format A4, en faisant peu de ratures et fort peu d'erreurs de langue française. Il a été procédé à quelques corrections. L'incorporation dans le texte en français de mots, phrases, ou encore chansons en langues autres a été conservée et signalée typographiquement. Le sens de ces ajouts est donné en traduction soit en note de bas de page soit, quand ils sont en italique, dans le lexique de fin d'ouvrage.

Une introduction signée par Hervé Georgelin, historien au Département d'Études Turques de l'Université d'Athènes et traducteur en français de romans de Zavèn Bibérian, accompagne le texte original. Georgelin a également muni le texte de certaines notes de bas de page, nécessaires à la compréhension de certains passages. Les informations ont été trouvées dans des ouvrages d'histoire turque et arménienne.

Le titre du présent ouvrage est une citation de l'auteur.

L'expression se trouve à la page 363 du manuscrit.

Elle symbolise parfaitement le jeune homme qu'était
Zavèn Bibérian, lors des années ici exposées.

à propos de la publication
et de la préparation du texte

CAR VIVRE,
C'ÉTAIT SE BATTRE
ET FAIRE L'AMOUR

Aras Yayıncılık
İstiklal Caddesi, Hıdivyal Palas 231/Z
34430 Tünel, Beyoğlu-İstanbul
Tél: (0212) 252 65 18 - 243 06 02
Fax: (0212) 252 65 19
info@arasyayincilik.com
www.arasyayincilik.com
N° de certificat: 10728

ARAS - UŦU 240

Car vivre, c'était se battre et faire l'amour
Zavèn Bibérian

Editor
Hervé Georgelin

Conception de couverture
Aret Gıdır

Photographie de couverture
Zavèn Bibérian, collaborateur de l'encyclopédie
Meydan-Larousse, 1971

© Aras Yayıncılık, 2019
ISBN 9786052100509

Impression
Sena Ofest
2. Matbaacılar Sitesi 4NB7-9-11 Topkapı-İstanbul
Certificat n° 12064

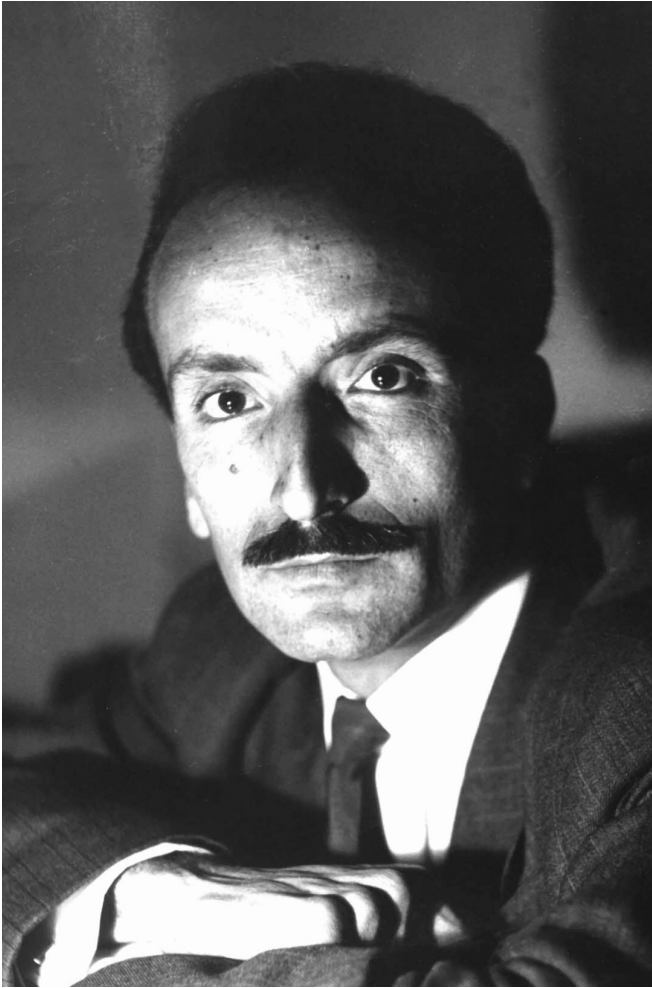
Août 2019, İstanbul
Édition originale

**CAR VIVRE,
C'ÉTAIT SE BATTRE
ET FAIRE L'AMOUR**

*Fragment autobiographique
d'un Arménien d'Istanbul, 1921-1946*

ZAVÈN BIBÉRIAN





Photographe: Ara Güler

Zavèn Bibérian
(1921 - 1984)

Zavèn Bibérian est né à Istanbul en 1921, à Kadıköy où il a ensuite fréquenté les écoles élémentaire Aramyan-Uncuyan et Dibar Grtaran (Sultanyan), le Lycée Saint-Joseph puis il étudia deux ans à l'École Professionnelle de Commerce d'Istanbul.

Il est conscrit lors de la Seconde Guerre mondiale et restera quatre ans incorporé avec 20 classes de conscrits (les Yirmi Kur'a) non musulmans dans des régiments désarmés, affectés à des travaux publics, le service du «*Nafia*». Il conçoit lors de ce long service vexatoire une farouche envie d'engagement politique en faveur des non musulmans de Turquie à qui le nouveau régime promet l'égalité de traitement avec tous leurs concitoyens mais également et de façon presque plus marquée en faveur des déshérités laissés pour compte par l'enrichissement de la Turquie kémaliste, oublieuse des provinces plus ancrées dans la tradition et des migrants qui déjà convergent vers les centres urbains principaux.

Zavèn Bibérian s'engage dans une carrière de journaliste, en arménien (le lectorat en arménien est nombreux après-guerre à Istanbul) mais également en turc, soucieux qu'il est de sortir du quant-à-soi résigné communautaire. Sa verve et son esprit critique lui valent des déboires avec l'État turc et il part en exil, dès 1949, à Beyrouth d'où il reviendra en 1953, prenant au sérieux les changements démocratiques en son pays. Son engagement passe par une action plus directement politique, il est membre du Parti des Travailleurs de Turquie (İşçi Partisi). Il est membre du conseil municipal d'Istanbul et même candidat à la députation pour ce même parti. Bibérian gagne sa vie diffi-

cilement grâce à des emplois divers (entreprise de transport, banque) qu'il peine à garder, tant ses relations à la hiérarchie est difficile.

Bibérien écrit depuis son enfance. Sa carrière de prosateur débute grâce à la presse puis compte trois romans publiés: *La traînée* (1959), *Les amants désargentés* (1962) et *Le Crépuscule des fourmis* (1970-1984). Il s'est également illustré dans le genre de la nouvelle. Ses textes ont été rassemblés dans le recueil *La Mer* (1961). Ces textes sont progressivement réédités, en texte intégral, par les éditions Aras. Bibérien est aussi traducteur de ses propres œuvres parfois, de textes en français également. Il a collaboré à la publication de l'Encyclopédie Larousse en turc.

Les thèmes de prédilection du Bibérien prosateur sont les difficultés relationnelles entre les êtres, la précarité des fragiles dans un cadre social, économique et national menaçant, la dénonciation de la bien-pensance mais aussi l'évocation de moments de grâce offerts par la nature des Îles des Princes de son époque ou l'amitié d'un semblable voire l'amour pour une personne généreuse. Son arménien occidental est vif, articule des niveaux de langue que peu de locuteurs dominant désormais, ouvert à l'altérité consubstantielle à Istanbul et innovateur car Bibérien n'avait pas de tabou.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	31
Il me prend de remonter le cours de ma vie.....	37
Ma vie militaire – I.....	151
Intermède – I.....	225
Ma vie militaire – suite.....	239
Intermède – II.....	272
Ma vie militaire – Troisième départ.....	275
L'après-guerre.....	375

Bibérian ou un Arménien de Turquie qui n'entendait «ni se dérober ni mentir»¹

HERVÉ GEORGELIN

Le texte que voici est un document exceptionnel portant sur l'histoire de la Turquie kémaliste de la fondation de la République à l'immédiat après-Seconde-Guerre mondiale. Il est écrit par un des plus stimulants écrivains arméniens de l'Istanbul républicaine dont la notoriété fut soigneusement étouffée par les notables arméniens de cette communauté qui désiraient continuer leur vie discrète dans les conditions politiques qui leur étaient faites. La présente édition a nécessité un travail certain notamment la saisie informatique de plus de huit cents feuillets manuscrits, l'harmonisation de l'orthographe et de la ponctuation, quelques corrections de langue, et surtout l'annotation du texte pour un lectorat francophone contemporain. Cette œuvre est relativement longue mais malheureusement fragmentaire. Elle a été rédigée entièrement en français, plusieurs années après la fin des événements évoqués qui s'étaient des années précédant la naissance de l'auteur en 1921 à 1946, date à laquelle, Zavèn Bibérian sort de prison et se pense à l'aube d'une grande carrière de journaliste en langue arménienne à Istanbul. La rédaction de cet ouvrage a eu lieu entre 1961 et 1981 comme tendent à l'at-

1 L'expression se trouve dans cet ouvrage, au feuillet 826 du manuscrit. Il s'agit du commentaire laudatif et apparemment étonné des services de Sécurité de la République de Turquie à propos de Zavèn Bibérian.

tester quelques mentions dans le corps du texte lui-même.² La parution de cet ouvrage n'a pas pour but de dévoiler ou dénoncer aujourd'hui l'action d'individus parfois crûment nommés et critiqués par Bibérian. Très peu de gens se sentiront concernés, de toute façon. En revanche, cette fresque inachevée nous fixe une bonne fois pour toutes sur les conditions de survie des populations non musulmanes et non turques en Turquie républicaine pendant la Deuxième Guerre mondiale, alors que la neutralité officielle, fort habile, de la Turquie la mettait à l'abri de toute intervention extérieure qui aurait pu la faire basculer dans un camp ou dans un autre. On peut aller jusqu'à dire que la Turquie républicaine fut prévenante envers le Reich nazi, jusqu'à la défaite de celui-ci à Stalingrad, commerçant avec elle librement, puis se rapprocha des Alliés dont la victoire devient au fur et à mesure du conflit plus certaine³.

Ce récit **rétrospectif et autobiographique** est construit de la perspective d'un jeune homme peu habile socialement, doté d'une grande sensibilité et d'une vigoureuse curiosité intellectuelle mais souvent dénué du moindre sens des situations sociales et n'anticipant jamais les relations de pouvoir. C'est une gaucherie sympathique mais sûrement rare et encombrante à ce degré. Tant ses qualités que ses défauts font de lui un *paria* au sein même de sa commu-

2 Par exemple, à la page 167 du manuscrit: «*Alors qu'il y a trente ans, plus de la moitié de la population d'Istanbul (en tout 600 000 âmes) était composée de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'étrangers.*», d'où la date de rédaction que l'on peut en induire: 1972. Les différents passages sont indiqués dans le corps du texte.

3 Pour un exposé précautionneux de l'histoire de la Turquie, on se référera à l'ouvrage de Hamit Bozarslan, *Histoire de la Turquie de l'Empire à nos jours*, Tallandier, Paris, 2013.

nauté arménienne, tétanisée, vraisemblablement jusqu'aujourd'hui, par l'annihilation du monde arménien ottoman qui réduit la population arménienne stambouliote à un isolat juste toléré par le nouvel État-nation turc, sans plus de lien avec les provinces intérieures du pays autrefois habitées par des centaines de milliers d'Arméniens⁴. Cet isolement-écrasement ne rend pas la population arménienne d'Istanbul particulièrement généreuse envers ses fortes têtes, parfois pourtant les plus talentueuses. Bibérian était bien une de ces fortes personnalités. Ce texte, pourtant inachevé, le démontre. L'engagement politique ultérieur de l'auteur, non évoqué dans ce texte, dans les rangs du Parti des Travailleurs de Turquie (Türkiye İşçi Partisi), en quête d'engagement et de responsabilités politiques publiques, dans les cadres institutionnels de l'État dont il était formellement citoyen, pendant les années 1960, lui a sûrement aliéné bien des personnes dans le cadre de sa communauté. Qu'avaient à faire l'élite encore à l'aise matériellement d'un groupe sous surveillance et juste toléré d'un conseiller municipal d'Istanbul, issu d'un parti d'inspiration marxiste et n'ayant pas sa langue dans sa poche?

Car Zavèn Bibérian est trop intéressé par l'histoire pour vivre dans le déni brumeux imposé par la République turque de ce qui a eu lieu à partir de 1915 à l'instigation des hommes politiques jeunes-turcs⁵. Mais Zavèn est aussi

4 Pour l'écrasement comme mode existentiel résiduel pour les survivants et leurs héritiers à Istanbul, on doit se rapporter à Talin Suciyan, *The Armenians in Modern Turkey: Post-Genocide Society, Politics and History*, Londres, I.B. Tauris, 2016.

5 L'ouvrage auquel on doit se reporter en français sur l'anéantissement du monde arménien ottoman est celui de Raymond Kévorkian, *Le Génocide des Arméniens*, Odile Jacob, Paris, 2006.

trop entier pour penser d'emblée que les principes formellement universalistes de la République de Turquie ne s'appliquent pas *de facto* aux non Turcs et encore moins aux non musulmans. Zavèn est un esprit trop influencé par la philosophie des Lumières et par le positivisme scientifique du *xx^e* siècle, pour s'insérer dans le cadre social religieux des minoritaires, créé par le Traité de Lausanne de juillet 1923, dans lequel les non musulmans peuvent espérer être tolérés dans la République fondée par Mustafa Kemal Atatürk, sur des principes laïcs de plus en plus affirmés jusqu'au décès de celui-ci. Ces trois caractéristiques en font quelque'un d'exceptionnel mais le mettent rapidement en porte-à-faux vis-à-vis du régime turc mais aussi de la vie figée des Arméniens stambouliotes relégués dans le cadre communautaire.

Le manuscrit de Bibérian est écrit entièrement en français. Son niveau de la langue est élevé même dans la justesse d'expressions familières. Bibérian était donc un auteur trilingue comme il en existe désormais peu, puisqu'il produisit une œuvre journalistique et littéraire en arménien, une œuvre de publiciste ainsi que de traducteur en turc et qu'il était donc mémorialiste en français également. Son style en français peut évoquer celui de ses contemporains d'Europe occidentale à la même époque, en particulier quand ceux-ci ont également exercé le métier de journaliste, de reporter ou se sont engagés dans la vie politique. Je songe à Joseph Kessel, à André Malraux et à Romain Gary, par exemple. L'existence d'un tel texte rédigé en français, alors que Zavèn Bibérian n'a jamais mis les pieds en France, peut étonner les jeunes lecteurs, tant le monde contemporain semble naturellement voué à la mise en réseau via la seule

langue anglaise. Pourtant ce serait une grossière erreur d'imaginer qu'il en a toujours été ainsi. Ce serait une représentation particulièrement erronée dans le cas des anciens territoires ottomans, des Balkans à l'Égypte, même si cette dernière passe sous tutelle britannique en 1882. Le français avait une fonction pratique, dans les domaines politique et économique, mais aussi symbolique de premier plan dans cette zone géographique, sans que la France y exerce de pouvoir politique direct (les mandats français sur le Liban et la Syrie sont des exceptions de 1919 à 1946). Cette Belle-Époque francophone survit mal à la chute de l'Empire ottoman puis disparaît pratiquement après la Seconde Guerre mondiale. L'indépendance de la Syrie provoque le reflux massif de cette langue, la crise de Suez lui assène un coup fatal en Égypte, la guerre civile libanaise réduit sa place au pays du Cèdre. L'intégration de la Turquie à l'OTAN après la Seconde Guerre mondiale se manifeste concrètement par la présence de soldats américains sur le territoire turc. L'expérience de ce voisinage, la production culturelle populaire étasunienne, notamment dans les domaines du cinéma, de la musique et les menaces de la Guerre froide décuplent les avantages de l'apprentissage de l'anglais chez les élites de la Turquie contemporaine. De cette irruption de l'anglais, Zavèn Bibérian témoigne, sans état d'âme et même avec gourmandise, dans le présent ouvrage mais aussi dans son roman intitulé *La traînée*.⁶

Bibérian appartient sans doute à la dernière génération stambouliote qui bénéficie de la vigueur des institutions

6 J'ai proposé une traduction en français de ce roman: Zavèn Bibérian, *La traînée*, traduit de l'arménien occidental en français, Métis-Presses, Genève, 2015.

d'enseignement en français dont la présence est héritée de la période ottomane, alors qu'elles ont disparu dans l'intérieur de pays. En aucun cas – Bibérian s'en explique lui-même dans son texte – le français n'était pour lui une langue radicalement étrangère. Son apprentissage fut pourtant rude. Il est presque miraculeux que le jeune Zavèn n'ait pas complètement rejeté cette langue. Il est vrai que cette acquisition du français eut lieu dans un monde où la parole des maîtres n'était pas contestée par celle de la télévision ou celles de la Toile. Elle fut facilitée par la présence de cette langue dans les milieux levantins et chrétiens orientaux de l'ancienne capitale ottomane jusque dans les années 1950. Le français était alors vecteur d'émancipation intellectuelle. Il n'était pas l'apanage d'un microcosme catholique et conservateur mais, au contraire, ouvrait au monde et aux idées peu canoniques, tant pour le contexte turc que les cadres communautaires arméniens. La langue française concurrençait presque l'arménien dans la vie intérieure de Bibérian, selon l'auteur lui-même qui expose, par ailleurs, comment il sut mettre à profit son service «militaire» pour parfaire son orthographe arménienne, délaissée à cause de sa scolarité en français. Il est toutefois faux d'affirmer, comme on peut l'entendre, que Bibérian apprit l'arménien à l'armée. Le trilinguisme de haut niveau de Bibérian est souvent incompréhensible à l'aune de nos expériences contemporaines.

*Fragiliser les non musulmans:
la volonté de témoigner précisément*

Une des parties essentielles de ce texte autobiographique, volumineux quoique fragmentaire, concerne le

service «militaire» qu'effectue Zavèn Bibérian pendant la période du Second Conflit mondial. Le service effectué, fort long puisqu'il dura du 3 novembre 1941 au 24 mars 1945, n'était que formellement militaire, puisque les recrues non musulmanes n'avaient pas le droit de porter des armes et avaient été versées au service du Ministère des Travaux Publics (*nafia*). Cette appellation devint, par métonymie, la dénomination de cette période de la vie des conscrits en question. Il ne s'agissait pas que des classes d'âge normalement, régulièrement appelées sous les drapeaux, puisque l'État national turc prit soin de mobiliser vingt classes d'âge de non musulmans simultanément, dépeuplant ainsi Istanbul de sa population non musulmane masculine la plus active et affaiblissant ainsi considérablement les non musulmans demeurant sur place, à savoir les femmes, les enfants et les personnes âgées. Ceux-ci perdaient leur potentiel soutien économique et social le plus vigoureux. L'évocation de ces longs mois permet de mesurer la brutalisation de l'existence de ces hommes non musulmans pendant la durée d'un conflit auquel l'État turc ne participa pas, sinon quelques semaines, formellement, à partir du 23 février 1945, pour se ranger dans le camp des vainqueurs et pouvoir participer à la conférence de San Francisco, du 25 avril au 26 juin 1945 qui mettrait en place l'Organisation des Nations Unies, soit l'agencement politique du monde après 1945. Les mauvaises conditions de vie ou plutôt de survie physique étaient aggravées par l'angoisse du lendemain que réserverait l'État turc à ces recrues car – et Bibérian l'évoque ouvertement – l'élimination physique du groupe arménien résiduel, gênant encore l'accomplissement du projet national turc était une possi-